

celles de l'Ancien. N'es-tu pas bien ici pour sauver ton âme première chose à considérer ? N'as-tu pas les Pères Récollets et les Pères Jésuites qui vont partout où il y a des âmes en péril ?

—Écoute, mon cher Joseph, continua le Père, tu vas rester ici, tu vas rester français, conservant ta belle langue et tes nobles traditions mais tu vas abandonner ta profession de chasseur qui va faire de toi un fainéant.

—Mais la vie de chasseur est une belle vie mon Père, reprit Joseph. Quelle paix, quelle indépendance et quelles douces jouissances.

Oui, c'est une belle vie, répliqua le Père, mais je veux que tu en fasses une belle et une bonne qui sera utile à la patrie, que tu deviennes cultivateur, habitant du pays, ce qui ne t'empêchera pas d'abattre quelques orignaux et grand nombre de canards et d'outardes pour ton hiver. Tu as le plus beau bois du monde pour te construire une maison et toutes ses dépendances. Tu as visité sans doute les familles Hébert et Couillard. Quelle belle vie tranquille ! Quel bonheur dans ces familles qui habitent des maisons plus spacieuses, plus commodes et plus chaudes pendant l'hiver que les châteaux de France.

Je t'en conjure Joseph, sois cultivateur et avant longtemps le gouverneur et tous les gros Messieurs de la colonie envieront ton sort et chapeau bas viendront te demander de ne pas les laisser mourir de faim. L'avenir, mon cher Joseph, n'est ni aux commerçants de pelleteries ni aux chasseurs, il est au cultivateur du sol, à l'habitant du Canada.

Joseph — Je craindrais pour mes moissons les gelées hâtives de l'automne.

Le Père Lejeune. — Ceci n'est à craindre que comme exception, maintenant que nous connaissons la vraie saison des semences et la rapidité de la végétation. Tout mûrit en trois mois dans ce pays et nous en avons quatre à notre disposition. Un jeune homme de ton âge peut défricher avant de mourir, une belle terre de cinquante arpents qui lui donnera parfaite aisance dans ses vieux jours.

Joseph. — Vous croyez mon Père que le commerce de fourrures aura une fin sur les bords du St-Laurent dont les forêts se convertiraient en champs fertiles ? Quand je fis voile pour le Canada, il n'y eut qu'une seule famille française qui deman-